

JE SUIS NÉ le 11 janvier 1941. Peu après son internement, mon père a obtenu, depuis le camp de Pithiviers, une permission de visite. Il m'a connu, pas moi... Ma mère l'a supplié : « Ne repars pas, cache-toi... » Et lui, superbe, a répondu : « Si je ne rentre pas, d'autres camarades ne pourront pas avoir de permission. » C'est ce qui a fait de moi un orphelin. Un enfant « né de père non connu ». Alors, il ne me reste que les souvenirs des autres... de ma mère, de mon frère aîné. Ma mère a toujours eu pour moi un amour particulier ; je suis en effet le portrait de son mari. Ils se sont aimés, mariés et ont eu deux garçons. Ma mère m'en a toujours parlé avec des larmes et des regrets dans la voix. Mon frère, bien que petit, l'a connu ; il a dû sentir autour de son corps la protection forte des bras de son père, sa barbe drue, sa voie forte... Un tas de sensations et d'impressions que je ne connaîtrais jamais. Je revois une photo jaunie de vacances heureuses en 1938 dans les Vosges, avec ma mère radieuse et belle, mon père souriant, torse nu avec un enfant riant sur les épaules (mon frère). Un sentiment de frustration m'envahit ; jamais je n'ai connu cela, jamais je n'ai dit papa... Ho ! Comme je vous hais vous qui m'avez volé, spolié, atrophié... Et puis, après, je n'ai connu qu'un « beau-père » lui-même rentré des camps avec le cœur comme une pierre. Je lui en ai voulu de n'avoir pas su me tendre les bras pour m'apprendre à être heureux ! Maintenant j'ai compris. C'est moi qui suis devenu papa, pour un garçon, pour une fille, mais j'ai conscience de n'avoir pas su leur montrer tout l'amour que je leur porte parce que, en moi, le manque de mon père était là. Pardon. Que dire d'autre ? Que le fait de vous retrouver, vous tous mes frères orphelins des déportés du convoi n° 6, avec comme lien le vécu de leurs derniers instants et leur mort commune, infâme, fait de vous une partie de ma vraie famille...

Souvenirs racontés, réflexions : le dimanche (c'était avant le malheur), ma mère, mon père, ma tante paternelle et mon oncle déjeunaient ensemble dans leur appartement rue Lesage, à Belleville. Mais en fait, avant le repas, les deux hommes prenaient l'apéritif dans un café... Ils rejoignaient leurs épouses tard dans l'après-midi et... ivres... comme le racontait ma mère en riant ! C'était le bonheur... peut-être sentaient-ils qu'il fallait profiter du moment, car les jours sombres arrivaient.

Papa, je t'ai toujours admiré pour ce que tu as fait, mais en même temps je t'en ai voulu de nous avoir en quelque sorte abandonnés, de ne pas avoir assumé ta responsabilité de père qui était celle de nous faire vivre et de nous protéger. Et toi, mon frère... qui es toute ma famille

(tous les deux, nous sommes comme « les cinq doigts d'une main »), je ne me souviens pas que tu aies pu t'exprimer ; je pense donc que pour toi aussi la rupture et l'absence furent cruelles. Je ne sais si c'est par obligation ou par conscience que tu as essayé de remplacer notre père, de ton mieux, et je t'en serai toujours reconnaissant. Je t'aime.

Hasard. Destinée... je me suis marié ; ma femme et moi avons découvert que son oncle faisait également partie du convoi n° 6 ; notre union a été en quelque sorte prédestinée, programmée... C'est bien ainsi.

Texte de Charlie Erder adressé à son père Moïse et intitulé « La Porte ».

Septembre 1944
Après la tourmente et les séparations douloureuses, voici
venu, avec la libération, le temps des retrouvailles avec
ma mère et mon jeune frère et l'espoir de voir la
famille réunie.
Et le petit garçon que j'étais guettait chaque jour cette
porte close.
Un jour, on frappera à cette porte, le cœur battant
on lui ouvrira et "il" sera là, mon père, que nous attendons
avec impatience. Je le reconnaitrai de suite, bien
qu'amaigri par les privations.

Simple "il" entrera et nous dira : "c'est moi"
sans aucune explication. Et "il" nous prendra dans ses
bras et nous pourrions savourer le moment béni de la
reconstitution de la famille.

L'espérance habite nos cœurs lorsque nous allons
scruter la liste des déportés qui reviennent des camps.
Mais son nom n'apparaît jamais et le soir, je
regarde désespérément cette porte qui était "porte de
l'espoir, qui devient porte de chagrin et bientôt
porte de la résignation.

Nous ne te reverrons plus. Tu aurais été fier de tes
deux fils. Le souvenir de ta mémoire en a fait des
hommes qui n'oublieront jamais

PAR SON FILS CHARLIE ERDER